

CANAAD Jules

proposé comme titulaire 37 mai 1904,  
après décès de Portais (à la place  
d'Oliver, refusé par le Ministre). Agréé  
27 juin 1904 (2027 - nominations)

cure de Maulévrie, lettres d'honneur 18  
mars 1898 (2078)

lettres de titulaire 30 juin 1904 (2072)

honoraire janvier 1898 (S. B. du 23)

né S<sup>r</sup> Clément des Lèves 17 février 1832

mêtra 20 décembre 1856

cure Maulévrie 1870

décédé 28 juillet 1909

CANARD Jules Antoine CLEMENT

Né à Orléans des Herbes 11.2.1832

Tonnie Augers 21.5.53

Orléans " 23.XII.54

O/diacre " 2.6.55

diacre " 22.XII.55

prêtre " 20.XIV.56

à Lambée

curé <sup>N.D.</sup> Chemulle ~~Orléans~~ 1858

Curé de Maylevier 31.X.1870

Chanoine honoraire de Belley IV.1885.

Ch<sup>re</sup> honoraire d'Angers ~~7~~ 1. 1898

chanoine titulaire juin 1904

resident à St Martin la Forêt

décédé 28 juillet 1909

S.R. 7337 et 7371

inhumé à St Clement

études à Mougazon

père Marinier

L'art de travailler le fer a donc trouvé dans ces grandes œuvres le moyen de grandir, de s'illustrer; mais en même temps qu'il trouvait la gloire pour lui-même, il procurait la gloire de l'Eglise; car les monuments religieux du passé nous disent aujourd'hui de quelles merveilles étaient capables le génie et le travail unis à la foi.

Une leçon se dégage de cet enseignement : c'est que ces ouvriers, s'ils sont jaloux de leur vieil honneur, doivent rester fidèles à l'Eglise, fidèles à la foi catholique, qui leur inspirera toujours de grandes œuvres et les sanctifiera.

Quand on a vu l'attention vibrante avec laquelle tous ces ouvriers chrétiens écoutaient cette chaleureuse allocution, on peut dire que les enseignements si élevés du R. P. Le Tallec ont été compris et qu'ils porteront des fruits.

Après la messe, un banquet de cent couverts réunissait dans les salons de M. Courcier-Bourigault les métallurgistes, un grand nombre de membres du Comité des Cercles catholiques, des amis et des membres honoraires de la corporation. La plus franche et la plus cordiale gaieté n'a cessé de régner parmi les convives. Au dessert, des toasts plein d'entrain, de chaleur, de foi, ont été prononcés par M. Daine, le dévoué président de la corporation, M. l'abbé Guion, son directeur, M. le comte de la Bouillèrie, président du Comité des cercles, M. de la Guillonnière, M. l'abbé Secretain, le R. P. Le Tallec et M<sup>re</sup> de Kernaëret.

Tous ces heureux convives, réunis dans une même pensée de fraternité chrétienne, ont constaté ce qu'on ne veut plus croire aujourd'hui, c'est-à-dire que la Religion, que les enseignements de la foi, loin de comprimer l'essor des cœurs, les dilatent et les font vraiment battre à l'unisson.

UN TÉMOIN.

### Une Fête à Maulévrier

C'était le dimanche 17 novembre. Ce jour-là, Maulévrier fut en fête. Maulévrier est souvent en fête; mais c'était une de ces fêtes comme on est avide d'en voir beaucoup, précisément sans doute parce qu'elles sont plus rares. On n'en peut voir de semblables pas plus que quatre par siècle, dans la même paroisse. Son curé, M. Canard, célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son entrée en cure. Quand je dis : célébrait, je me trompe bien un peu, parce qu'il avait fallu tout ce que son vicaire et ses autres nombreux amis ont pu mettre en jeu, de savoir-faire et de persévérance, pour amener l'humble pasteur à se prêter à cette touchante manifestation. Du côté des paroissiens, ce fut une joie bien douce quand on sut que M. le Curé consentait enfin à se laisser fêter. A Maulévrier, on s'entend à décorer une église. A Maulévrier, on a des chanteurs et des chanteuses dont les voix et l'habileté sont en vogue à je ne sais combien de lieues à la ronde. A Maulévrier, on a d'excellents acteurs qui savent vous enlever la comédie comme ils savent vous faire goûter le drame. A Maulévrier, on a une musique qui répond en tout à la science et au dévouement sans bornes de M. le Vicaire. On a même, caché dans je ne sais quel coin bien obscur, un poète.

charmant dont les qualités de forme sont aussi remarquables que les qualités de fond. On a, à Maulévrier, surtout une grande vénération et une profonde affection pour le saint prêtre que la divine Providence lui envoyait, il y a vingt-cinq ans, en cette année terrible où les plaies de la Patrie avaient si grand besoin d'être pansées et les douleurs consolées.

Aussi, je vous assure qu'on fit les choses grandement. Pourquoi faut-il que le ciel ait été si inclément ? Eh bien ! M. le Curé, consolez-vous, ou plutôt, soyez fier : ce fut votre triomphe. Malgré les torrents de pluie que le ciel ne cessa de déverser sur vos paroissiens, ce jour-là, vos paroissiens sont venus, votre église fut pleine comme elle est pleine aux plus grandes solennités. A la lettre, les flots n'ont pu réussir à éteindre l'affection que l'on vous porte.

Mais dame, aussi, il faut avouer qu'elle était splendidement décorée cette église, avec les bouquets et les candélabres qui ornent l'autel, avec ses lustres qui tombent des voûtes, plus nombreux et plus brillants que les stalactites des grottes de Finlande. La fanfare de M. le Vicaire n'avait jamais si allègrement enlevé ses morceaux les mieux choisis. Il n'y eut pas jusqu'aux enfants de chœur qui servirent la messe, ce jour-là, avec une sûreté de mouvements remarquable et la piété des jeunes choristes de la maîtrise de Chartres. Il est vrai de dire, par exemple, qu'ils ne faisaient que suivre la direction si précise de M. l'abbé Landreau, premier vicaire de Doué-la-Fontaine, fils spirituel de M. Canard, et, pour l'instant, maître des cérémonies. Et puis, il y avait encore, comme puissante attraction un sermon à entendre, un sermon que devait donner un enfant de la paroisse, M. l'abbé Coignard, curé de Chalain-la-Potherie, chanoine honoraire de la cathédrale de Tulle.

La messe fut chantée, cela va sans dire, solennellement par le héros de la fête, M. le Curé, accompagné à l'autel par ses deux premiers élèves, M. le curé de Briollay et M. le curé de Trélazé, qui avaient tenu à honneur et s'étaient fait un devoir de venir prier ce jour-là avec leur vénéré père.

Monsieur l'abbé Coignard n'eut qu'à ouvrir la bouche pour captiver son auditoire. Le prédicateur avait un si beau thème ! Il s'en tira admirablement. « *Sacerdos alter Christus* » « Le prêtre est un autre Jésus-Christ. » Ce fut son texte sur lequel roula tout le sermon. Jésus aime sa Mère, le temple, demeure de son Père, les âmes, surtout les âmes qu'il venait sauver. Voilà les amours du prêtre. Le prêtre dont nous célébrons aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de cure aima la Très Sainte Vierge, son église, ses paroissiens : témoin cette

Chapelle par charité bastie  
Pour obtenir secours de la Vierge Marie ;

cette église si joliment restaurée, cette vie sacerdotale tout entière consacrée aux malades, aux pauvres, aux petits, aux élèves du sanctuaire, etc. Des larmes, je puis l'affirmer, coulèrent de bien des yeux et vinrent prouver au prédicateur qu'il avait fait autre chose que louer son pasteur, qu'il avait fait du bien à son auditoire.

Aux Vêpres, Monsieur le Curé revêtit l'étole et la chape superbes,

qu'il gardera comme souvenir de ce joyeux anniversaire. Tous ses paroissiens, les plus pauvres comme les plus fortunés, avaient voulu contribuer à cet achat qui ne rencontra aucun contradicteur. Un salut solennel clôtura cette cérémonie dont les paroissiens de Maulévrier garderont la douce mémoire.

Maintenant, qui me donnera de pincer les cordes de la lyre pour chanter, délicatement et savamment, les vertus d'un pasteur, comme je l'ai entendu faire ici. Si je pouvais avoir quelques prétentions, je vous assure que j'aurais été positivement jaloux. C'était le tour des congréganistes. Compliment et chant, tout a été réussi à ravir. On m'a dit que, la veille, le mot des orphelines avait été bien touchant aussi, ainsi que leur saynète bien jouée. Les chers Frères ne furent pas en retard. Toute la famille fut en réjouissance.

Et le patronage donc ! Salle comble, pièces bien choisies, jouées avec un entrain imperturbable. Rien n'y manqua. Mais je crois bien tout de même que la palme fut à ces petits chanteurs, si gentiment costumés, si sveltes dans leurs danses et qui chantèrent, derrière leurs bouquets, comme de petits rossignols du bon Dieu.

Et que faisait pendant ce temps-là Monsieur le Curé ? L'humble prêtre pleurait, renvoyant à Dieu toute la gloire qui jaillissait sur son ministre. Une lettre du plus illustre des enfants de Maulévrier, Mgr Luçon, en laquelle le Prélat était tenté d'envier les mérites de son pieux pasteur, qui est en même temps son si cher Chanoine, vint mettre le comble à l'embarras du bon Curé.

Mais, grand Dieu ! que sera-ce donc, quand vingt-cinq autres années seront venues achever de fleurir sa couronne ! Pour lui, c'est à désespérer de vieillir !

J. G.

### La Sainte-Barbe et la Sainte-Cécile au Champ

Le Dimanche 24 novembre dernier, la population du Champ était en fête. On y célébrait à la fois la Sainte-Barbe et la Sainte-Cécile, patronnes des pompiers et des musiciens, auxquels s'étaient joints les agriculteurs et les viticulteurs, désireux d'apporter, par leur appoint, un éclat plus considérable à la solennité. M. l'abbé Secretain avait été invité pour la circonstance. A la messe de dix heures, la fanfare fit retentir les voûtes de l'Eglise de ses plus harmonieux accords ; la compagnie des sapeurs-pompiers se tenait debout, en uniforme et en armes, au milieu d'une assemblée de fidèles qui se pressaient dans l'enceinte pieuse ; M. le Curé, après l'Evangile, annonça, en termes plein de cœur, l'orateur que tout le monde attendait.

M. l'abbé Secretain félicita tout d'abord les sociétés présentes, les loua de leur bonne tenue religieuse, de leur esprit de conciliation, de l'harmonie qui régnait entre tous leurs membres, puis parla de l'Esprit de foi en des termes qui remuèrent profondément l'auditoire, l'engageant à demeurer toujours fidèle aux principes religieux qui seuls peuvent assurer le bonheur.

A trois heures de l'après-midi, aussitôt les Vêpres terminées, une conférence, à la fois économique et sociale, réunissait dans la salle de l'ancien Asile les hommes de la paroisse, auxquels s'étaient

**M. l'abbé Canard, chanoine titulaire d'Angers  
et ancien curé de Maulévrier**

Le vingt-sept juillet dernier, s'éteignait doucement, à Saint-Martin-la-Forêt, dans sa soixante-dix-huitième année, M. l'abbé Canard, chanoine titulaire de la Cathédrale d'Angers, chanoine honoraire de Belley, ancien curé de Maulévrier. On m'a prié de faire revivre, pour les lecteurs de la *Semaine religieuse*, cette physionomie, à première vue un peu sévère peut-être, mais d'une dignité si pénétrante du vrai prêtre de Jésus-Christ. En essayant de le faire c'est à mon cœur de fils, de premier né de sa nombreuse famille sacerdotale que j'obéis surtout, voulant ainsi payer une toute petite partie de l'immense dette de ma reconnaissance. Et si je le fais trop tardivement au gré de sa famille, de son successeur à Maulévrier, de ses enfants dans le sacerdoce, de ses anciens paroissiens, de tous ses nombreux amis, je leur en demande très humblement pardon, tout en leur souhaitant d'ignorer ce que deux déménagements joints à un changement de vicaires peuvent égarer de plumes et achever de tourner de têtes.

M. Jules-Antoine-Clément Canard naquit à Saint-Clément-des-Élevées le onze février 1832. Il appartenait par sa naissance à l'une des plus honorables familles de cette localité, célèbre à faire envie, en plein pays saumurois, aux meilleures paroisses de Vendée, par le nombre considérable de ses vocations sacerdotales et religieuses. Ses parents étaient mariniers au temps propice de la *batellerie* de la Loire; et combien de fois notre beau fleuve, ainsi que la Seine, n'ont-ils pas vu le bateau paternel voguer à de petites voiles pour transporter jusqu'à la capitale les fruits d'or de notre vallée, le paradis..... terrestre de la France. Mais ce qui valait mieux, pour la famille du jeune Canard, que l'honnêteté acquise par le travail, c'était la foi qui se transmettait comme un héritage précieux des pères aux fils. Sa mère surtout était une chrétienne des anciens temps qui n'avait rien tant à cœur que d'infuser dans l'âme de son « petit Jules », comme elle disait, cette piété vraie, solide et en même temps affective et tendre, je dirais amicale qu'il garda toute sa vie envers le bon Sauveur. Dès son bas âge, c'était vers l'autel qu'il aimait à diriger ses pas. La Sainte-Messe surtout avait pour lui un attrait particulier. Tout enfant il n'y assistait qu'à genoux. Il prenait déjà, devant l'Hôte de nos tabernacles, cette attitude qu'il conserva, malgré ses infirmités, jusqu'à ses derniers jours. On se rappellera longtemps, à Notre-Dame de Chemillé, à Maulévrier, à Saint-Martin-la-Forêt, cette tenue qui, dans son immobilité et son dénuement, me le faisait prendre, en mon enfance, pour l'un de ces anges adorateurs qui ornent parfois les deux côtés de nos autels. M. l'abbé Plessis, curé de Saint-Clément, le distinguait facilement au milieu des autres enfants, et il le confia, pour les premiers éléments du latin, à son vicaire, M. l'abbé Poidevin, un saint prêtre, qui inspira à son élève — sans lui faire partager ses scrupules — la crainte de tout ce qui peut ternir la pureté de la plus délicate conscience. Au petit séminaire Mongazon, le

collégien sut, par son application et son travail, garder une place honorable dans une classe où les Pessard et les Barreau se disputaient le premier rang. En revêtant la soutane, il s'appliqua surtout à s'imprégner de l'esprit de cet immortel directeur de séminaires, M. Tronson, dont les enseignements savent, en tous les siècles, former le vrai prêtre selon Dieu et selon les hommes. Et je crois que ce n'est pas un éloge banal faire de M. Canard, de dire que, prêtre, il resta le modèle du parfait séminariste. Fruit des leçons du vieux et toujours jeune sulpicien ou pente de sa nature, peut-être les deux : l'abbé Canard cultiva avec amour cette fleur si chère aux âmes intérieures, le silence. Aux bavards comme moi qui lui demandaient la raison de son mutisme, combien de fois répondit-il avec ce sourire mystérieux qui caractérisait si bien sa physionomie : « Il en est tant qui parlent de façon inconsidérée ! » Il passa comme maître d'études à l'Institution de Combrée deux ans : deux ans dont le souvenir l'embaumait encore à soixante-dix-huit ans. C'est alors que nous le vîmes arriver comme vicaire à Notre-Dame de Chemillé, avec toute sa jeunesse et tout son zèle. Il s'y trouva à l'école d'un autre prêtre, M. Brémond, tout pénétré lui-même de l'esprit de Saint-Sulpice, à telles enseignes que nous le prenions sans effort pour l'un de ces prêtres de l'ancien régime égaré à ne pouvoir s'y reconnaître, dans notre siècle à nous. M. Canard n'eut aucune peine à se modeler sur son curé ; et cela de telle sorte que dans la suite nous ne pouvions voir notre ancien vicaire sans ressusciter notre si grave et si saint curé. De fond semblables, ils se différenciaient pourtant par quelques côtés. Si M. Brémond avait gardé le respect de Dieu qui caractérisaient les Grands-Prêtres de l'ancienne Loi, de Dieu qu'il ne nommait jamais que « le Seigneur », de la même façon qu'ils devaient prononcer — s'ils le prononçaient — Jéhovah ; M. Canard, lui, joignait à ce respect toute l'affectueuse tendresse des saints prêtres de la nouvelle alliance ; M. Brémond, disant sa messe, semblait nous exciter surtout à la crainte des Mystères sacrés ; M. Canard nous poussait de plus à l'amour de l'aimable victime.

Pour ma part, je n'oublierai jamais son coup d'encensoir aux saluts du Saint-Sacrement.

La parole du curé de Chemillé, simple, claire, précise, manquait un peu d'envolée ; celle du vicaire, ardente, souvent éloquente, alla une fois jusqu'à la témérité, témérité tout apostolique, puisque Monseigneur Angebault lui écrivit : « C'était à l'Evêque de parler ainsi ». Il soignait, du reste, très consciencieusement ses instructions, qu'il avait presque toujours achevé d'écrire huit jours avant de les donner ; et pour leur faire produire tout leur fruit, il les confiait à la Sainte Vierge, en en déposant filialement le manuscrit sous le pied de la statuette de cette bonne Mère, le seul ornement, à peu près, de la pauvre chambre.

Ses catéchismes étaient captivants. Je sais quelqu'un qui, à soixante ans, n'a puisé les histoires dont il cherche à agrémenter ses leçons aux enfants que dans le trésor inépuisable de son premier catéchiste.

De goût très délicat et très sur, il savait, pour nos fêtes paroissiales, faire appel aux personnes les plus habiles et les plus expérimentées, et c'est de son arrivée à N.-D. de Chemillé que date en cette paroisse l'ère de ces exquises décorations que l'on n'a pas cessé d'admirer. Avait-il déjà l'intuition de ce que devait produire chez nous l'abandon de l'esprit familial ? Le fait est qu'il rêva tout de suite d'un patronage de jeunesse, patronage qui, dans le principe, effraya un peu les mères auxquelles on semblait enlever leurs enfants, mais qui, bientôt, fut béni par elles, parce qu'on les leur rendit meilleurs. Et N.-D. d'Espérance fut fondée, une des premières œuvres de ce genre dans le diocèse. Il commença dès lors ce que j'appellerais l'œuvre de toute sa vie : l'œuvre des jeunes gens destinés au sacerdoce. Je fus, en date, son premier élève : et combien de frères j'eus dans la suite, à Chemillé comme à Maulévrier ! Je n'en sais pas le nombre ; il s'y brouillait lui-même. Tour à tour professeur de mathématiques, de belles-lettres et de philosophie, il poursuivit l'instruction d'un de ses élèves, sans faire tort aux autres, sans doute le meilleur, jusqu'au seuil du Grand-Séminaire. Mais s'il prodiguait du meilleur de son âme aux séminaristes qu'il avait ouverts aux premiers éléments du latin, il n'excluait nullement de ses soins de tous les jours de vacances ceux qui lui venaient d'autres mains. Oh ! la joyeuse et parfois bruyante tribu lévitique nous formions alors à Chemillé ! Nous fûmes un moment douze : les douze fils de Jacob, dont M. l'abbé Victor Humeau était le Ruben très aimé, et moi le Benjamin peut-être trop gâté. Phalange qui comptait le très aimable et si gai abbé Lafuye, futur supérieur du Grand-Séminaire d'Avignon, le très spirituel abbé Brisset, futur archiprêtre de Saumur, le si bon abbé Maurille, futur supérieur général de la Société de Marie, et les autres, hélas ! presque tous morts avant celui que nous nommions déjà le père Canard. Nous remplissions sa chambre de nos rires et de nos évolutions, quand il ne nous menait pas à la campagne, aux bords des ruisseaux que nous dépeuplions de leurs écrevisses, ou bien à la colline des Gardes, en des pèlerinages que nous avions tant de peine à accomplir en silence. Car cet homme à l'abord si austère, trouvait parfois dans son cœur de prêtre des tendresses presque maternelles et des saillies de joie enfantine pour nous attacher à Dieu.

Hélas ! sonna trop tôt pour nous l'heure de son départ. Il était nommé curé de Maulévrier.

(A suivre.)

J. G.

### Bénédition de l'école libre d'Ingrandes par Sa Grandeur Monseigneur d'Angers

Le dimanche 12 septembre, fête du saint Nom de Marie, a été une journée dont Ingrandes conservera longtemps le souvenir.

Dieu qui, au moyen des événements humains, apprend chaque jour à ses enfants à s'élever au-dessus des vicissitudes de ce monde et à ne chercher que Lui en toutes choses, les fait passer par des



## Jeanné d'Arb au Patronage Saint-Vincent-de-Paul

C'est le dimanche 24 octobre que les jeunes gens du Patronage Saint-Vincent-de-Paul donneront pour la dernière fois le grand drame de Barbier avec musique de Gounod. La représentation qui devait avoir lieu le 17 est reculée de huit jours à cause des Concerts populaires qui commencent ce jour-là.

Près de cinq mille personnes ont déjà assisté à la représentation de ce drame et l'enthousiasme ne diminue pas. De nombreuses places sont déjà retenues pour le 24 octobre; aussi nous engageons les personnes prévoyantes à se munir de bonne heure de leurs cartes. Nous rappelons aux intéressés que, moyennant 0 fr. 10, on peut choisir et retenir sa place à l'avance.

Prix des places : réservées, 2 francs ; premières, 1 franc ; secondes, 0 fr. 50.

## M. Canard, chanoine titulaire d'Angers et ancien curé de Maulévrier

(suite)

Maulévrier, la petite ville à jamais consacrée par le nom des Colbert, mais, pour nous, Vendéens, rendue plus glorieuse encore par le souvenir de Stofflet, l'humble garde-chasse devenu généralissime dans « la guerre des Géants » était échue à M. Canard comme une récompense, sans doute, des réels mérites de notre ancien vicaire, mais aussi comme un champ superbe ouvert au zèle qui ne devait que croître du nouveau curé. On était en 1870. Les malheurs de la Patrie faisaient peser comme une atmosphère d'angoisse sur tous les cœurs et de tristesse sur tous les fronts. Je me souviens pourtant que la fête de la Dédicace, jour de l'installation de M. Canard, sut faire filtrer comme un rayon de joie au sein des nuages amoncelés. Ce jour-là, on fut heureux à Maulévrier. J'entonnai, aux vêpres, l'antienne *Lapides pretiosi* : intonation qui me valut cette remarque de M. Brémond, le curé de Chemillé, délégué de Monseigneur pour l'installation : « Jules, tu chantes à peu près juste ! » Mon bon curé, en même temps excellent musicien, savait si délicatement adoucir ce qu'un mot plus vrai aurait eu de trop dur ! En tout cas, le texte de mon antienne ne me parut pas bien exactement répondre au délabrement des murs de la vieille église. Le nouveau curé eut-il la même pensée ? Ce que je sais, c'est que bientôt un nouveau chœur, de style très riche, devait remplacer l'ancien qui tombait de vétusté.

Là, tout près, au sommet d'une côte d'où l'on découvre la pittoresque cité maulevriaise, avec son château historique, la tour de son église, ses pentes raides où s'étagent les maisons, son vieux vallon où elles se blotissent, se dressait, comme une vigilante sentinelle, une vieille chapelle : Notre-Dame-de-Toutes-Aides, autrefois

... par charité bastie,  
Pour obtenir secours de la Vierge Marie.

Un des premiers soins de M. le Curé fut d'en relever, sur un plan plus digne du sanctuaire vénéré, les murs qui menaçaient ruine.

Mgr Freppel ne dédaigna pas de venir en bénir la restauration. Tout le pays vendéen accourut à la fête. Je me souviendrai toujours du spectacle vraiment grandiose donné, ce jour-là, par une population chrétienne poursuivant de ses enthousiasmes sa divine et toute-puissante Protectrice et le grand évêque qui inaugurerait ainsi la résurrection de nos antiques pèlerinages angevins. La date du 11 mai 1875 restera écrite en lettres d'or dans les fastes de la paroisse.

Rien n'échappait au zèle du vigilant pasteur de ce qui pouvait éveiller la religion de ses ouailles. Et qui donc excite plus vivement à la piété nos populations à fonds si chrétien que la représentation au vif des souffrances et de la mort du divin Sauveur des âmes ? Que nos vieux curés le comprenaient bien quand ils plantaient des croix de granit ou de bois à tous les carrefours de nos régions !

Hélas ! à Maulévrier comme partout, les Calvaires s'effondraient sous la poussée des ans. Ne vont-ils pas bientôt disparaître d'un sol pourtant si bien fait pour les garder ? Non, Monsieur le Curé est là ; et les Calvaires se sont redressés dans leur jeunesse renouvelée ; et leurs grands bras raffermis étendent toujours et pour des siècles leur geste de miséricorde et de pardon.

Tout près de la Cité des vivants s'étend la cité des morts. Et la cité des morts, à Maulévrier, voyait ses remparts trop vieux se démanteler peu à peu. Et les morts qui y dormaient se plaignaient doucement aux vivants qui les y visitaient qu'on ne défendit pas assez le mystère de leurs souterraines demeures. Et la plainte, ce fut le curé qui l'entendit. Les vieux murs furent relevés et les aïeux dorment désormais plus paisiblement.

La laïcisation étant décrétée chez nous, l'âme des enfants de France était en danger. Écoles chrétiennes de garçons et de filles, salle d'asile pour les plus petits surgirent comme par enchantement d'une terre qui ne voulait pas, à tout prix, se laisser laïciser. Et à Maulévrier

Ils ne l'auront jamais, jamais,

L'âme des enfants... !

M. le Curé s'arrêtera-t-il là ? Non ! Il y a encore l'âme des jeunes gens et des hommes. Un vaste cercle bien aménagé s'ouvre, tout près du presbytère et de l'église, et comme sous l'aile du pasteur dont le zèle grandit à mesure des besoins.

Et si, surpris d'une telle floraison d'œuvres, vous arrêtez le premier habitant venu de cette heureuse paroisse pour lui demander : « Mais en quel trésor inépuisable de générosité votre curé va-t-il donc puiser l'argent qui lui permet d'opérer tant de merveilles ? » On vous montrera, là, sur la voie qui mène de l'église à « Toutes-Aides », à droite, une maison d'assez humble mais propre apparence, s'ouvrant sur un petit jardin tout riant de ces vieilles et bonnes fleurs d'autrefois et il vous murmurerà un nom qu'il est parfaitement inutile de redire ici, parce que chacun le porte écrit au livre de sa reconnaissance, comme il est gravé en l'éternelle mémoire de Dieu qui est le vrai Livre de vie. Du reste, les trésorières du Bon Dieu peuvent mourir, à Maulévrier ; l'une disparue, il s'en découvre une autre, fidèle héritière de celle qui vient de partir.

Mais le bon curé ne s'est pas attardé à ne bâtir que des maisons de

pierres à Dieu et aux hommes : il s'est aussi pressé à élever dans les âmes l'édifice de leur perfection. En 1875 il pose, sur les bases solides d'une vraie piété, la Congrégation de ses Enfants de Marie et la confrérie de ses Mères chrétiennes. Rien d'édifiant — je m'en souviens — comme ces retraites fermées que, chaque année, il donnait lui-même ou faisait donner à ses chères congréganistes.

Comme il faisait bon, le dimanche, au prône de la grand'messe — j'en suis encore tout ému dans mon souvenir — d'entendre défile les longues listes des hommes qui devaient, ce jour-là, monter leur garde devant le Saint-Sacrement ! Et ces réunions de tous les soirs, à l'église, où une fraîche voix d'enfant que j'entends toujours, récitait le chapelet et les multiples prières pour tous les besoins de la paroisse, et où la voix grave du pasteur indiquait, pour le lendemain, un bref mais substantiel sujet d'oraison. Aller à Maulévrier, en ce temps-là, c'était pour moi aller me retremper dans un bain de spiritualité. Mais aussi quelle perspective de belles fêtes m'attirait dans la paroisse de mon premier maître ! Aucune circonstance capable de développer la piété de ses chers paroissiens n'échappait à ce vrai pasteur : bénédictions de cloches, missions où les cœurs plus ardemment encore que les lèvres chantaient ce refrain des Passionnistes :

Dieu, Dieu, je n'aime que Dieu !

qui m'est resté comme un inoubliable souvenir ; surtout, peut-être, première messe pontificale, puis multiples réceptions du plus illustre enfant de Maulévrier, la gloire de notre diocèse, Mgr Luçon, alors évêque de Belley, aujourd'hui archevêque de Reims et cardinal de la sainte Église romaine, et en même temps si bon et si simple, que j'entends toujours dire à son vieux père pleurant à la pensée qu'il ne reverra plus près de lui son fils : « Pauvre père ! j'aurais cru à tant de chagrin, je n'aurais jamais accepté l'épiscopat ! » Il y a, à Maulévrier, une petite place, « l'Aire-du-Four », qui brille toujours devant moi comme une vision d'oriflammes claquant au vent, de guirlandes entrelacées, d'illuminations féériques et de feux de joie rutilants.

Et le curé savait qu'on ne peut donner que ce qu'on a, et que le zèle bientôt s'éteint s'il n'est pas nourri chaque jour. Au moins, au temps de sa bonne santé, tous les matins il était, dès 4 h. 1/2, à l'église, abîmé — c'est le mot — dans une profonde méditation.

Ne l'ai-je pas vu, le Carême, après avoir jeuné, prêché, confessé longtemps, se contenter, pour toute collation, vers 10 heures du soir, d'un simple morceau de pain sec et d'un verre d'eau ?

M. Alliot, son successeur, n'a-t-il pas découvert, cachée sous le revêtement du tabernacle, signée et cachetée, une lettre de M. Canard à Notre-Seigneur, datée du 21 avril 1897, en laquelle le saint Curé racontait, avec abandon et amour, au divin Maître, ses peines et ses espérances ? En retour de grâces sollicitées, il promettait entre autres choses de jeûner tous les vendredis de l'année. La lettre se terminait ainsi : « Daignez agréer, ô mon Seigneur Jésus, le très humble hommage des adorations profondes et de la confiance sans bornes avec lesquelles j'ose déposer à vos pieds cette demande provenant d'un cœur qui ne cherche que votre gloire et votre amour. » Chers habitants de Maulévrier, tout votre curé est là.

Mgr Mathieu se fit comme une sorte de devoir de le créer chanoine honoraire de sa cathédrale, comme quelques années avant, Mgr Luçon l'avait créé chanoine de la cathédrale de Bellay.

Hélas ! sa vie ne connut pas que des bonheurs. Le 2 février 1895, pendant la grand'messe de la fête, la corniche de la vieille nef de l'église s'écroula en partie, laissant sous ses débris quatre morts et une vingtaine de blessés. Ce fut un coup terrible pour le cœur du bon pasteur. Je sais bien que deux ans après, la plus élégante des nefs venait se souder au plus gracieux des sanctuaires, et une tour ravissante élevait dans les airs la dentelle de sa couronne immaculée ; n'importe, la blessure resta toujours saignante au plus profond de son être. « C'est sans doute parce qu'il était agréable à Dieu qu'il devint nécessaire que la souffrance l'éprouvât. » D'abord la maladie l'assaillit : terrible mal qui enlève au corps toute vigueur et à l'âme toute force. Il eut beau recevoir d'un médecin ces soins qu'à toute heure, la plus constante amitié sait rendre ingénieux, délicats, empressés ; rien n'y fit : après trente-quatre ans du plus fructueux ministère, il crut devoir donner sa démission ; et, en juillet 1904, il se rendait à Angers goûter, croyait-il, le repos et se préparer dans la tranquillité à la mort qu'il n'envisageait malgré tout qu'avec crainte. Aux ennuis causés par la maladie vinrent s'ajouter des peines de cœur, plus intimes, celles-là et partant plus cuisantes. Dans les œuvres qu'il entreprit et qu'il mena toutes à bonne fin, d'une indéfectible confiance en Dieu, s'il a eu encore confiance en les hommes, est-ce à lui surtout qu'on devra le reprocher ? Quoi qu'il en soit, s'il eut des détracteurs, il trouva de puissants consolateurs. J'ai sous les yeux une lettre du cardinal Luçon qui, lui, jamais ne l'abandonna dans sa détresse. Voici ce que l'éminent prince de l'Église écrivait en apprenant la mort de son saint ami : « On ne peut pas avoir pour quelqu'un plus d'estime et plus d'affection que j'en avais pour lui. Quel bon prêtre ! Quel homme de zèle et d'action pastorale ! Il savait que je l'aimais beaucoup, et il me l'a écrit dans sa dernière lettre en termes qui m'ont beaucoup ému. J'étais content qu'il le sût, dans la pensée que ce serait pour lui une consolation dans les dures épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de mettre le sceau à ses vertus. Enfin l'heure de la récompense a sonné pour lui. . . »

Dieu lui envoya une dernière épreuve qui lui fut bien moins sensible que l'autre. Ses yeux s'obscurcirent. Il ne s'en plaignit pas. « C'est pour laisser mon âme, disait-il, voir plus clair. » Son dernier beau jour sur terre fut celui où, chez le plus aimé de ses fils, il lui fut donné de voir réunie autour de lui sa famille sacerdotale. Il dut se croire revenu pour quelques heures au temps de son vicariat à Cheillé. C'était, sur son visage, le même air de bonheur. Puis, de retour à Saint-Martin-la-Forêt, sa chère solitude, sans secousse, sans les affres de la mort qu'il avait tant redoutées, il rendit sa belle âme à Dieu. A ses obsèques qui furent chantées à la cathédrale, de vieux et bons amis, prêtres et laïcs et ses anciens élèves vinrent joindre, pour lui, leurs prières aux prières des quelques parents, belle-sœur et nièce qu'il laisse ici-bas. Un ami plus intime, un de ceux qui restent fidèles bien au-delà de la tombe, accompagna sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière de Saint-Clément. Et c'est là qu'en attendant la résurrection

générale, réuni à ceux qu'il avait tant aimés, il dort son dernier sommeil. Mauévrier, qui n'oublie point celui qui fut si longtemps son guide et son père, lui fit un service solennel. Mauévrier, à défaut de son corps, gardera le souvenir de la piété, du zèle, de toutes les vertus sacerdotales qui ont fait, de son curé, un des prêtres, selon moi, les plus accomplis de notre diocèse.

J. G.

### Vêtures et professions chez les Petites Sœurs de Saint-François

Le jeudi 30 septembre, dans la modeste chapelle des Petites Sœurs de Saint-François, quatre postulantes recevaient l'habit de leur ordre, deux novices faisaient profession pour un an, quatre autres religieuses prononçaient leurs vœux perpétuels.

M. le Vicaire général Baudriller présidait la cérémonie. M. l'Archiprêtre de Baugé célébrait la sainte messe. M. le chanoine Gouby, M. le Curé de la Madeleine, M. le Curé de Cherré, M. le Curé d'Angrie, M. l'abbé Clavreul, vicaire à la cathédrale de Laval et plusieurs autres ecclésiastiques étaient venus témoigner leur sympathie aux Religieuses, partager la joie de l'assistance et joindre leurs prières aux siennes.

Avant la vêtue, M. l'abbé Florent, dont la parole devait être particulièrement chère à des âmes franciscaines, rappela aux nouvelles élues les obligations qu'elles allaient contracter et les moyens que leur donne la Règle, pour bien remplir des devoirs parfois écrasants. L'orateur n'oublia point de faire ressortir le côté apologétique de l'œuvre accomplie par les religieuses, et de rappeler la parole des De Goncourt : « Devant de tels dévouements, on a beau faire l'homme fort, et ne pas vouloir s'incliner, le cœur salue... quand on en a un... »

Puis se déroulent les rites de la vêtue et de la profession. Tous les assistants les suivent avec une profonde émotion. On avait distribué, à l'entrée de la chapelle, le cérémonial avec traduction approuvée tout dernièrement par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque. J'ai parcouru ce petit livre avec bonheur. Permettez-moi, en passant, une remarque qui a sa valeur. Sur la première page, j'ai vu la reproduction d'un beau saint François, en extase avec ces mots : Vitrail de la chapelle, rue Saint-Aignan, donné par l'État, le 13 mai 1875, à la Congrégation des Petites Sœurs de Saint-François. En voici l'histoire qui m'a été racontée : M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts voulait décorer de la croix de la Légion d'Honneur une religieuse qui s'était distinguée par son courage près d'un malade atteint d'un mal affreux. La supérieure générale, la R. M. Joséphine, l'humilité en personne, s'y opposa formellement. — « Qu'à cela ne tienne, répond le ministre, je verrai plus tard. » Quelques jours après, il faisait expédier ce beau vitrail.

Les cérémonies auxquelles nous assistons sont d'un symbolisme transparent.

La couronne de roses, qui se transformera en couronne d'épines ; le grand Christ qui se dresse dans le sanctuaire ; ces religieuses prosternées sur lesquelles le R. P. Supérieur appelle les mêmes bénédictions

## **CANARD 1257 Jules (1832-1909)**

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1856 à 1858

Curé de Maulévrier de 1870 à 1904